

Des destins saisis par la photographie

Evoquer la précarité, la solitude, la fragilité, mais aussi l'inventivité et l'espoir à travers des images originales, c'est le pari tenu à l'UNIL par le pôle de recherche national LIVES en collaboration avec les Journées photographiques de Bienne, qui célèbrent leur vingtième édition.

Nadine Richon

Avec le temps, nos « parcours de vie » se transforment... Cette notion composite est biologique – voire épigénétique, dirions-nous aujourd'hui – psycho-sociale, relationnelle, institutionnelle, bref, multidimensionnelle. Responsable de la communication du pôle de recherche national LIVES, qui étudie les parcours de vie, Emmanuelle Marendaz Colle a piloté avec Hélène Joye-Cagnard, directrice des Journées photographiques de Bienne, l'édition d'un superbe livre intitulé *Downs and Ups*, fruit du travail de trois jeunes photographes suisses mandatées pour explorer sous un angle original deux thèmes, celui de la vulnérabilité et celui de la résilience qui – heureusement pour nous tous – sont liés l'un à l'autre.

Delphine Schacher, Simone Haug et Annick Ramp ont travaillé librement durant six mois sur un terrain photographique de leur choix après que leur projet a été sélectionné par le pôle LIVES et les Journées photographiques de Bienne. Trois trentenaires immergées pour la première fois auprès des habitants solitaires d'anciens pavillons genevois pour saisonniers (*voir ci-contre*), la seconde auprès d'artistes de cirque retraités et la troisième auprès d'une transsexuelle lesbienne...

Le livre fait la part belle aux images issues des trois projets (sans les épuiser puisque des photographies supplémentaires seront également exposées à Bienne), avec pour chaque partie un bref éclairage sociologique (par les professeurs de l'UNIL Laura Bernardi et Dario Spini, ainsi que par Emmanuelle Marendaz Colle), un texte de l'historienne d'art Catherine Kohler et un témoignage des personnes photographiées : Sandra la transsexuelle, Thomas le travailleur solitaire habitant un pavillon ouvrier et Marco Morelli, ancien funambule qui a pu rebondir après un drame terrible provoqué par autrui, comme il l'explique dans cet extrait : « Ce n'était pas mon accident. Je n'ai pas per-

du l'équilibre et je n'ai pas marché à côté de la corde. C'est l'accident du théâtre municipal. Je n'ai jamais eu peur de remonter sur une corde. Je n'ai pas eu de traumatisme, ce n'était pas mon accident. »

Devenir celle qu'il était...

Sandra interroge ainsi le réel : « C'est quoi être normal ? Pour moi, il n'y a pas de différence. Une personne est une personne. Je trouve ça stupide de vouloir tout définir. Lorsque deux femmes s'aiment, c'est toujours de l'amour. Nous sommes juste des êtres humains. Je trouve que le monde est bien trop compliqué sur plein de sujets. »

La vie de Sandra représente « le paroxysme de la vulnérabilité et de la résilience », écrit Emmanuelle Marendaz Colle. Un destin illustrant notamment « la place du temps long dans la recherche sur les parcours de vie » et la nécessité de « souligner l'impact des événements de la petite enfance et de la jeunesse sur la personne devenue adulte, le caractère cumulatif des difficultés rencontrées et des ressources développées, et l'importance des moments de bifurcation sur l'ensemble de la trajectoire ». L'époque actuelle a vu émerger une « déstandardisation des parcours de vie » qui permet de sortir des schémas rigides pour faire place « à une multitude de formes d'existence et à de nouvelles possibilités de (re)définir son identité, y compris corporelle et sexuelle », poursuit la spécialiste. On peut mesurer le chemin parcouru en voyant le récent film *The Danish Girl*, qui se présente comme le *biopic* du premier homme décidé à devenir celle qu'il était, une femme, quitte à mourir des suites de cette opération en 1931. Pour Emmanuelle Marendaz Colle, nous n'en sommes cependant pas encore au stade où une aide précoce pourrait atténuer les souffrances de personnes qui s'éloignent à ce point des normes sociales persistantes.



Le professeur Dario Spini appelle des réponses mieux adaptées aux êtres les plus vulnérables. « Le respect de l'horloge sociale et des normes est associé à la responsabilité individuelle. On nous inculque dès le plus jeune âge, dans la famille, à l'école, que nous sommes responsables de notre parcours de vie, de nos décisions, de nos réussites et de nos échecs. Nous maintenons la croyance que l'on obtient ce que l'on mérite, que le monde est juste. Cette individualisation du parcours cache évidemment le fait que nos destins sont aussi dépendants de déterminants sociaux, des lois du marché et des aléas de la vie qui peuvent suivre les règles du hasard. Les recherches en parcours de vie rappellent sans cesse le poids des origines sociales ou ethniques, des inégalités de genre », écrit-il. « L'horloge sociale » est une expression de Bernice Neugarten pour nommer cette succession de « choses à faire à un certain âge ».



Emmanuelle Marendaz Colle illustre avec un livre de photographies artistiques les perspectives scientifiques du pôle de recherche national LIVES. F. Imhof © UNIL

Cuisine et dépendances

Des hommes seuls, debout ou couchés, l'un de dos au sortir de la douche, l'autre devant un miroir de rien du tout, un troisième tenant un couteau et ouvrant la fenêtre dans une cuisine collective, des objets utilitaires mais aussi une cage à oiseaux, des parois usées, une baraque en bois fleurie témoignant de la présence d'une femme, la seule à vivre ici, dans ces pavillons genevois proches des bois et d'où l'on voit si bien passer les avions qui filent ailleurs. Là peut-être où l'un des hommes photographiés par Delphine Schacher pourrait retrouver ses deux enfants en bas âge élevés par leur tante après la mort de leur mère, mais l'Afrique lointaine n'est encore qu'un rêve pour lui. D'abord travailler en Suisse, tenter sa chance au loto et... qui sait? Un autre résident s'est acheté une maison au

Maroc pour s'y réfugier après une vie solitaire dans le bâtiment...

Les histoires se ressemblent et diffèrent dans ces chambres individuelles conçues à l'origine pour les saisonniers venus édifier la cité du Lignon, sur la commune de Vernier. Une image convoque dans la brume les fantômes du passé quand une tour imposante comme un navire s'invite derrière les arbres, au-dessus du Rhône. Mais Delphine Schacher dans « Bois des frères » s'attache aux petits baraquements loués aujourd'hui à des travailleurs répartis le jour venu à la plonge, au volant, au chantier, à l'aéroport, dans un home ou

à l'entretien d'un carrousel pour enfants... La photographe est venue souvent avant d'oser entrer dans le vif du sujet. Certains ont tenté de banaliser l'acte photographique, elle a attendu le bon moment, la lumière, l'occasion, le geste, l'harmonie soudaine des éléments pour composer une image capable de capter la beauté d'un instant arraché à la platitude, à la cruauté du réel, à l'implacable flux du temps.

Cette vie d'isolement ménage quelques moments de sociabilité mais la langue parfois commune (il y a notamment des Portugais et d'anciens colonisés lusophones) ne crée pas forcément des amitiés. Delphine Schacher parle d'une famille pour le non-choix et la nécessité de vivre ensemble. Elle veut poursuivre son exploration en plongeant dans les archives papier et télévisées et dans un restaurant du quartier des Pavillons où se retrouvent encore pour jouer aux cartes de vieux Italiens qui se souviennent du passé et des saisonniers.

Exposition aux Journées photographiques de Bienne – Photoforum

PasquArt – Du 29 avril au 22 mai 2016.

Table ronde publique – « In/Visibilité: la vulnérabilité en Suisse, faux problème ou vrai tabou? » – avec notamment Felix Bühlmann, sociologue, PRN LIVES, Eric Fehr, maire de Bienne, et la photographe Delphine Schacher – Palais des congrès de Bienne, 13 mai 2016, 18h15.



Vivre dans un pavillon à Genève... ©DSCHACHER_JOUPH